

Chapitre III

Éducation religieuse

Catéchisme et Communion

Malgré la prédominance de l'école laïque, rares sont les enfants, exceptés les juifs et les musulmans, qui échappent au catéchisme. Deux ans de "galère", mais à la fin une agréable compensation : "La Communion solennelle"¹ et tout l'apparat qui l'accompagne (C3.04-05). Elle se dénommait encore "Première Communion", à tort, car on avait déjà communié pour la première fois lors de la "Communion Privée" quelques semaines auparavant.

Je commence donc, en octobre 1937, l'instruction religieuse dispensée tous les mercredis de 11 heures à midi, dans une salle de classe de "l'École des Frères", rue de Picardie. Les élèves concernés sont autorisés à quitter la classe plus tôt, pour ne pas être en retard.

Dans ma tête d'enfant, le terme de "galère" ne paraissait pas exagéré, car j'exécrais ces cours et leur enseignant : l'abbé Attard.

Brun, petit et sec, la barbichette clairsemée et filandreuse, il avait le visage fermé et l'expression sévère, une longue badine sur son bureau. Il se voulait l'archange saint Michel combattant le dragon, mais dans notre regard de gosse, "Satan", c'était lui.

Les mauvais élèves, dont je faisais partie, étaient souvent punis à venir se mettre à genoux devant son bureau. Ils avaient alors "droit", par dessus ce dernier, à quelques coups de baguette sur la tête.

Je me rappelle avoir été emmené, un jour à midi, en "retenue"² au presbytère. J'avais été enfermé dans une petite pièce, aux étagères couvertes de livres : ce devait être la bibliothèque. J'y suis resté durant tout le repas du curé et de ses deux vicaires.

Je ne me souviens pas des explications données à ma mère pour ce retard, mais je suis certain de m'être bien gardé de lui conter la vérité, car j'aurais écopé d'une deuxième punition bien plus sévère.

En attendant de célébrer chaque semaine à 10 heures la grand-messe du dimanche, le Père Castéra, curé de la Paroisse Saint-Joseph (C3.01-02), préside la nôtre ; un vicaire officiant à l'autel.

L'air bonhomme, mais imposant dans sa soutane noire et sa belle barbe poivre et sel, il parcourt l'allée centrale d'un pas lent, le buste rejeté en arrière.

D'un ton patelin, il chante et parle d'une voix rocailleuse, avec l'accent du Sud-Ouest, détachant lentement les syllabes dans un voluptueux roulement de "rrr".

¹ Remplacée maintenant par "La Profession de foi".

² Punition consistant à retenir l'élève à l'école, un certain temps, après la fin des cours.



<<< 1930 - Henriette

1934 - Lydie >>>



Un claquoir à la main, il dirige la manœuvre de ses ouailles "en herbes", surveillant à gauche les filles et à droite les garçons : Un claquement : "debout !", ou, "assis !" ; deux claquements : "à genoux !".

Nous nous bousculions pour être en bordure de l'allée centrale, afin d'avoir l'avantage de n'être pas trop éloignés de la gent féminine, mais nous courions le risque de recevoir quelques coups de claquoir sur la tête. Car l'œil perçant et malicieux du Père Castéra avait vite fait de repérer les bavards, les distraits et ceux qui, négligeant de concentrer leur regard vers l'autel, lorgnaient leurs jeunes consœurs.

Vers la fin de notre deuxième année, après notre Communion privée, nous sommes autorisés à communier. Cette opération, au regard de la liturgie actuelle, me rappelle deux situations qui prêtent maintenant à sourire par leur puérité : l'une relève de la confession, l'autre de la communion proprement dite.

Il fallait se confesser impérativement avant toute communion, afin d'être lavé de tout péché à la réception de ce sacrement. Pour cette opération, la période la plus proche de la messe du dimanche, où nous avions l'obligation de communier, se situait après la classe du samedi après-midi.

L'église et ses abords étaient alors parcourus de petits groupes, filles et garçons toujours séparés, attendant de passer, ou étant déjà passés, au confessionnal où les deux vicaires ne chômaient pas. Mais après cet acte, certaines situations devenaient "dramatiques" pour la banale raison que voici :

Au sortir de l'église, au lieu de rentrer sagement chez soi, les chahuts et bousculades des garçons en particulier, reprenaient, et alors machinalement les "gros mots" fusaient.

Malédiction ! ... Nous retombions en état de péché

Que faire ... ? Comment résoudre ce problème ?

En communiant sans une nouvelle absolution on commettait un sacrilège, et, si l'on retournait en confession, que répondre au prêtre à la première question rituelle :

"Depuis combien de temps vous êtes vous confessé ?".

À ce dilemme, la deuxième proposition était généralement choisie malgré nos craintes d'être reconnus. Elle nous permettait d'échapper au purgatoire, ou pire, à l'enfer. Les foudres inexorables de l'Éternel n'étaient-elles pas bien plus graves qu'une réprimande du prêtre ?

Mais, que répondre à son interrogation ?

Comme nous n'osions dire un quart d'heure ou une demi-heure, nous tournions la difficulté en répondant : "un jour".

Ainsi, en adoptant la journée pour unité de compte, nous avions le sentiment de ne pas mentir. L'absence de réaction de l'officiant nous intriguait bien un peu. Mais, il ne devait pas être dupe et nous ne l'avions certainement pas berné.

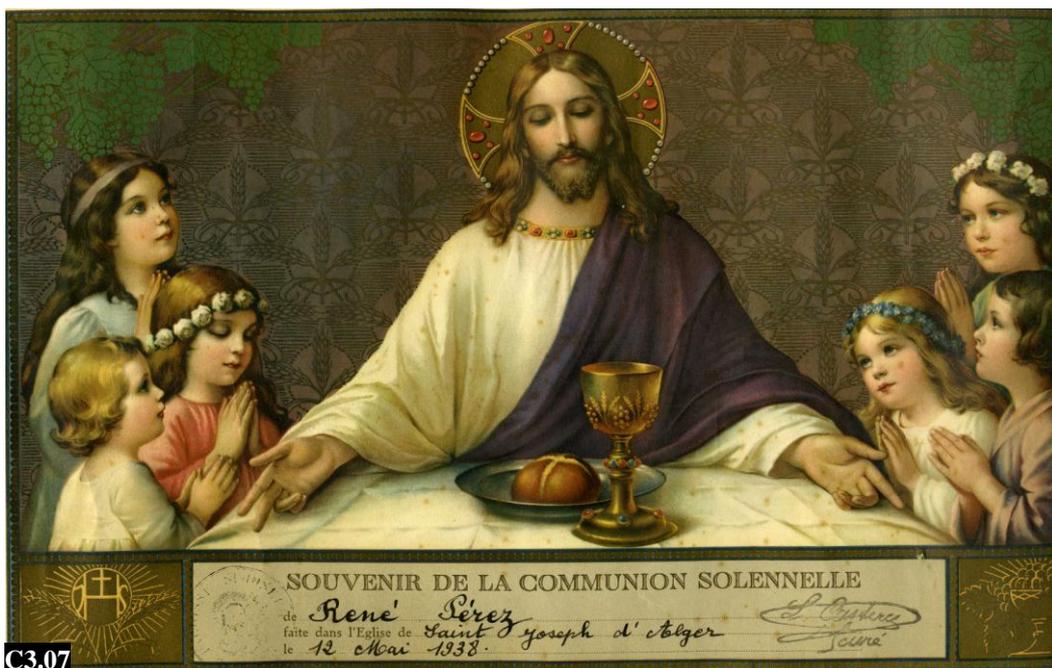
La seconde situation, relative à l'acte de communion proprement dit, présentait parfois quelques "difficultés".

Comme on nous l'avait dit et répété, l'hostie consacrée représentant le "Corps du Christ", le prêtre seul pouvait la manipuler avec d'infinies précautions. Nous devions donc ouvrir largement la bouche, la langue tirée, afin qu'il puisse l'y déposer délicatement. Puis, prendre soin de ne pas la heurter avec les dents, et, a fortiori, ne pas la mâcher ni l'avalier, mais la laisser fondre en la suçant.

12 mai 1938 - Ma Communion solennelle



C3.06



C3.07

SOUVENIR DE LA COMMUNION SOLENNELLE

de *Rene Serez*
faite dans l'Eglise de *Saint Joseph d'Alger*
le *12 Mai 1938*

L. G. Serez
Jane

Opération souvent ardue, car, une fois sur deux à ce moment crucial, elle venait malencontreusement se coller au palais. Stressés par la gravité du geste, la gorge sèche, nous n'avions plus de salive pour la décoller et la sucer. Nous passions alors un "sacré" quart d'heure, sans jeu de mots, avant de recevoir, enfin, après moult contorsions de la langue, le "Petit Jésus".

Je suis maintenant toujours surpris quand je vois les fidèles recevoir l'hostie dans les mains, et communier sans avoir été entendus en confession depuis un certain temps.

"Autres temps, autres mœurs", en attendant ...Vatican ...III (?).

Quelques souvenirs me restent encore des dernières préparations à ce sacrement, comme : "la retraite" et "l'examen".

La retraite quelle aubaine, donnait droit à une semaine de congé scolaire pour préparer la Communion solennelle.

Elle consistait en des réunions à l'église ou dans une salle paroissiale pour, en regardant généralement les mouches voler, prier, se recueillir, écouter des prédicateurs, et, préparer et coordonner la cérémonie à venir. Cependant, comme nous n'étions pas encore des postulants destinés à la vie monastique, on nous emmenait "en promenade" presque tous les après-midi afin ... "d'aérer et purifier notre foi confinée dans la dévotion et la liturgie".

Attendue impatiemment, cette dernière partie de notre préparation était la plus appréciée. Filles et garçons, toujours à distance respectable, partaient joyeux vers les collines verdoyantes du "Frais Vallon"¹.

Nous longions le boulevard de Champagne, traversions la Place Dutertre², laissant à droite, perchée sur sa colline, mon école de la rue Camille Douls.

À la halte, pour le goûter, au lieu de savourer le charme bucolique du paysage propice au recueillement et à la méditation, nous nous amusions comme des fous, sans trop nous soucier des rappels à l'ordre des abbés surveillants. Les filles aussi n'étaient pas en reste, malgré l'encadrement pointilleux des sœurs à cornette blanche.

Nous rentrions fourbus mais heureux, et le soir, nous faisons une prière discrète pour que le lendemain, notre programme prévoie une autre "promenade".

La semaine de la Communion arrivant enfin, ... c'est l'examen. Les connaissances que doit avoir tout bon chrétien vont être testées.

Mais là, "mes aïeux" ! C'est le drame.

Que savais-je du Saint-Esprit, de la Trinité, de l'eucharistie, ... ?

Je me retrouve ainsi parmi une dizaine de recalés.

Que va-t-on faire ?

Il était impensable de différer la Première communion. Les parents ne s'étaient-ils pas "préparés" ... (!)

Tout était prêt ... : costume, brassard, chapelet, missel, cierge, la fête, les invités,

Alors, comme disait si bien mon ami Vincent, que Dieu ait son âme :

"Il n'y a pas de problème, il n'y a que des solutions".

¹ Source de l'oued M'Kacel, responsable des inondations catastrophiques de Bab-el-Oued en 2001 rapportées abondamment par la télé.

² Appelée "La Basseta" (bassin-lavoir en espagnol) où les lavandières espagnoles lavaient leur linge autrefois.

Celle choisie, probablement tous les ans, consistait en un examen de rattrapage le lendemain. Comme au bac, mais ... sans échec, car il aurait fallu être débile ou le faire exprès pour ne pas répondre correctement à cette nouvelle "interro" qui se présentait sous la forme de questions "bateaux", comme :

"Qui est Marie ?", ou " Qui est Jésus ?".

J'étais reçu. ... Ouf !

Et, ... le 12 mai 1938, en l'église Saint-Joseph, je faisais ma Communion solennelle en recevant le sacrement de l'eucharistie des mains du Père Castéra (C3.06 et 07).

Je n'ai gardé aucun autre souvenir précis de cet heureux évènement, à l'exception de quelques cadeaux. En particulier, de mon parrain et ma marraine : une montre, présent précieux à l'époque, et un coffret de "secrétaire" contenant, un porte-plume, un porte-mine et un cachet à cire non gravé, tous trois au manche en verre teinté d'un vert translucide du plus bel effet.

Enfant de chœur

Il me reste, par contre, en mémoire, quelques épisodes anecdotiques de ma période d'enfant de chœur l'année suivante.

Le "chef des acolytes" de la paroisse, un dénommé Trésorière, adolescent handicapé par une claudication, me recruta, avec une poignée de copains du catéchisme, pour assurer la relève au service de la messe, des mariages et des enterrements.

Cette fonction "usait" prématurément ses "bonshommes", car, l'adolescence arrivant, on se lassait rapidement de "ces jeux de scène".

La messe, non rémunérée, nous procurait, en compensation, la satisfaction de revêtir les vêtements du ministère et de parader affublés d'une superposition de parures : soutane rouge¹, surplis blanc, mais pas de camail, la paroisse ne devait pas être assez riche (C3.09).

Pour aider le desservant au cours de la cérémonie, j'accompagnais quelquefois le "chef" des enfants de chœur. Il connaissait la liturgie sur le "bout des doigts".

Heureusement, car pour ma part, malgré mes deux années de catéchisme, je restais toujours en grande ignorance.

De ma place, à gauche au pied de l'autel, je surveillais ses mouvements et exécutais ses instructions données discrètement par gestes. Debout, à genoux, relever la chasuble de l'officiant, lors de ses genuflexions face au tabernacle, et participer à la séance des "burettes" avant l'Élévation. J'avais encore la charge du bénitier et de son goupillon, posés près de moi sur la première marche, à présenter au prêtre sur un de ses signes.

Je n'avais pas grand-chose à faire, mais la vigilance s'imposait afin de ne pas perturber la synchronisation du rituel.

Mon mentor officiait à droite, appliqué dans le déroulement de l'office et attentif aux actions de l'officiant qu'il secondait fidèlement.

¹ Remplacée par une jupe serrée à la taille, le surplis blanc recouvrant les vêtements civils.

J'avais le bénitier, il se chargeait de l'encensoir et, pendant que je restais pratiquement immobile, se livrait par moment à un véritable "ballet".

Respectant un rigoureux formalisme, il passait à droite et à gauche du célébrant dos tourné à l'assemblée toujours composée de deux entités distinctes, femmes chapeautées ou voilées et enfants à gauche, et hommes tête nue à droite.

Manipulant le voile de calice, ou chargé du gros lectionnaire le déplaçant d'un côté à l'autre de l'autel, il montait, descendait et remontait les marches, n'omettant pas de se retourner et de se prosterner à chaque passage devant le tabernacle.

Au cérémonial des "burettes", il faisait couler l'eau sur les doigts du prêtre pour les purifier avant l'eucharistie, puis lui tendait la petite serviette blanche pour les essuyer.

Ma participation consistait à, près de lui, ... observer et faire partie du décorum.

Il avait enfin le privilège, envié, de manier la clochette qui rythmait les différentes phases de la messe. Elle était souvent discrète, mais il l'agitait vigoureusement pour ponctuer les passages solennels, comme "l'élévation" ou "la communion".

Cette évocation me rappelle la lecture des "Trois messes basses", d'Alphonse Daudet, traduisant le tintement de la sonnette "du diable" de Garrigou affolant Dom Balaguère, le pauvre chapelain.

Au service de la messe, nous préférions celui des mariages ou des enterrements tous deux rétribués. Les premiers avaient notre faveur : ils rapportaient 20 sous¹ alors que les seconds n'en laissaient que 10.

Insensibles aux drames réels de la vie, nous jouions la comédie comme des acteurs. Nous aimions bien les enterrements, car, outre le changement de costumes, nous mettions la soutane noire, la scène se jouait à l'extérieur.

Après l'absoute, le défunt était accompagné, en cortège, jusqu'au cimetière distant d'un bon kilomètre. Selon la "classe", nous étions trois, cinq ou plus à l'escorter :

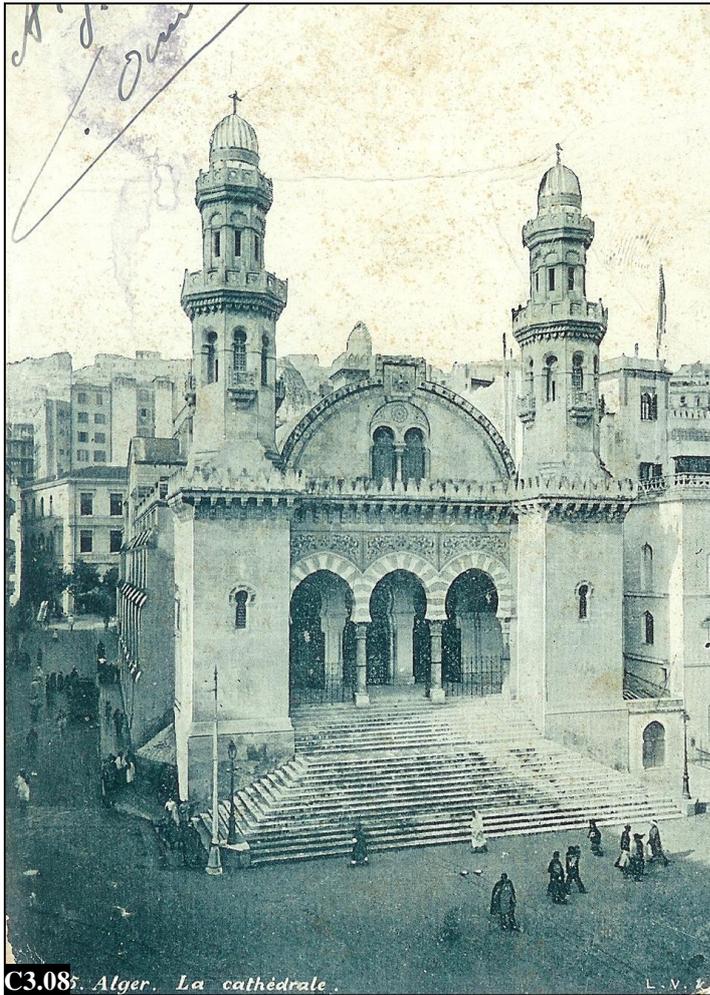
C'était la parade.

En tête, un enfant de chœur portait la croix, la place de choix que se réservait généralement Trésorière. Derrière, à quelques pas, le prêtre, généralement le père Castéra, encadré du thuriféraire portant l'encensoir et du garçon chargé du bénitier. Suivaient les autres acolytes éventuels. Le corbillard, tiré par deux chevaux drapés et emplumés de noir, arrivait ensuite. La procession se prolongeait par la famille, le groupe de femmes, et se terminait par celui des hommes.

Fiers comme Artaban, nous longions les immeubles de ma longue rue de Picardie sous les regards des curieux garnissant généreusement les balcons malgré la faible circulation de ce temps-là. La priorité du convoi funèbre rehaussait notre "prestige".

Les mariages, malgré notre préférence, nous paraissaient moins spectaculaires. Les cérémonies se déroulant entièrement dans l'église, notre prestation théâtrale touchait moins de "spectateurs".

¹ 100 centimes ou 1 franc, le sou (pièce trouée) valait 5 centimes.



**La Cathédrale Saint-Philippe
D'Alger**

Vêtements semblables à ceux portés à Saint-Joseph, mais une jupe se substituait à la soutane et le surplis montait jusqu'au cou. En fraîlé de la Cathédrale, un camail sur le surplis rendait la tenue plus luxueuse.



Nous étions toutefois contents, malgré nos mines cérémonieuses de circonstance, de parader dans nos soutanes rouges au milieu d'une foule joyeuse aux toilettes éclatantes.

De plus, nous avions parfois la satisfaction de voir notre rétribution d'un franc augmentée de quelques sous, grâce aux largesses de certains parents heureux de l'union consacrée de leurs progénitures.

Fraïle¹ de la Cathédrale

À l'hiver 1940, entraîné par mon camarade Vincent Romano, je suis enrôlé comme "Fraïle" à la Cathédrale Saint-Philippe d'Alger (C3.08).

C'était un groupe de quinze à vingt membres, pour la plupart des hommes adultes, des pêcheurs napolitains très pieux. L'un d'eux, le père de mon copain, nous avait embrigadés. Il était toujours près du Bon Dieu mais, alcoolique invétéré, très proche aussi de la "bouteille".

Placés dans le chœur, nous assistions à la messe comme des moines ou des chantres, car certains "chevonnés" chantaient en latin comme il se devait en ce temps-là.

À l'intérieur et autour de la vaste nef, nous participions aux processions déambulant derrière le Saint sacrement, l'Archevêque² et les prêtres en grand appareil.

Ma collaboration fut de courte durée, je n'assistais qu'à deux ou trois grands-messes dominicales.

Ce n'était pas marrant et je rongais mon frein durant ces cérémonies longues et fastidieuses. D'autre part, le jour ne me convenait pas : le dimanche matin, le sport avait ma préférence.

Le costume était pourtant flamboyant. Soutane et camail en velours moiré de couleur bordeaux et surplis blanc de fine étoffe richement brodé. Ce dernier était gardé à domicile afin d'être tenu toujours propre et repassé.

Dans le flou de ma mémoire et quelques mauvaises photos prélevées sur Internet, je revois, au pied de la Casbah, l'imposant édifice surmonté de ses deux majestueuses tours byzantines³ s'ouvrant, par ses trois portes monumentales, sur une volée de marches descendant vers le parvis.

Les Cloches de Saint-Joseph

En l'absence du sacristain, dont je n'ai plus souvenir, Trésorière le remplaçait. Il nous emmenait alors dans le clocher pour l'aider à sonner les cloches. C'était une véritable récréation.

¹ Moine (frère) en italien, ce prononce : "fraïlé".

² Monseigneur Leynaud, archevêque d'Alger de 1917 à 1953.

³ A repris, après l'indépendance, son statut de mosquée, bâtie sur les vestiges d'une ancienne église romaine. À proximité se trouvaient la Grande Mosquée et la Mosquée Djemaa.

1939 - Du 3 au 7 mai, Congrès Eucharistique National à Alger



C3.10

Le Cardinal Verdier en visite à la Maison Mère des Pères Blancs à Maison-Carrée



C3.11

Cachet postal commémorant le Congrès Eucharistique National

On y accédait par un escalier de bois en colimaçon, débouchant dans le plancher d'un réduit éclairé par deux fenêtres grillagées et un œil de bœuf. Deux trous percés dans les planches disjointes du plafond laissaient passer deux cordes. Les interstices nous laissaient entrevoir les masses sombres de nos deux cloches.

Une, très grosse, surnommée le "bourdon" (C3.12). Seul son battant, mis en mouvement, venait frapper la corolle restée immobile. C'était le "glas" des enterrements, ou la sonnerie des heures.

L'autre, moins imposante, se manœuvrait "à la volée". Sa sonnerie claire et joyeuse, prédominait dans les messes ou les mariages.

Toutes deux, "baptisées", avaient chacune un nom que je n'ai pas retenu.

Nous nous pendions à deux ou trois sur les cordes pour les mouvoir, mais la mise en branle des cloches était laborieuse, car nous ne pesions pas encore bien lourd.

Alors, comme un "yoyo", le va-et-vient, d'abord rigide, s'assouplissait. Et, dès le premier son, "c'était parti !".

Le mouvement du "bourdon" gardait une faible amplitude qu'il fallait accompagner. Par contre, sa compagne partait "à la volée". Cette expression lui allait bien, car pour ne pas "s'envoler", la corde devait être lâchée quand elle remontait, et tirée quand elle redescendait. Seul Trésorière avait la maîtrise de l'impulsion pour la garder en mains, et décoller vers le plafond comme un oiseau.

Que sont devenues ces cloches ? Mes recherches sur Internet sont restées vaines. Par contre, le dôme en forme de cône du clocher, surmonté de sa croix, a disparu. Il a été remplacé par une demi-sphère coiffée du croissant au sommet d'un minaret :

Notre chère Église Saint-Joseph est maintenant devenue une Mosquée¹ (C3.03).

XIIe Congrès Eucharistique National

Des épisodes de mon enfance touchant à l'église et la religion, il me reste à citer le "Congrès Eucharistique National" d'Alger (C3.11). Il s'est déroulé en 1939, du 3 au 7 mai. Quatre mois plus tard éclatait ... la 2^{ème} guerre mondiale.

Notre ville reçut à cette occasion, le Cardinal Verdier², Archevêque de Paris, légat du Pape (C3.10).

Son nom sera donné à notre rue de Picardie après sa mort, en 1940, en souvenir de sa visite, et, en particulier, de la messe solennelle qu'il célébra dans notre petite église Saint-Joseph.

En prévision de l'affluence inhabituelle de fidèles à cette cérémonie exceptionnelle, son agrandissement fut programmé. Mais, comme les murs ne pouvaient être repoussés, on rechercha de la place en hauteur.

¹ La Mosquée El Fet'h.

² Jean Verdier né le 19/02/1864 à Lacroix-Barrez (Aveyron) mort à Paris le 9/04/1940.

Ainsi, dans l'impossibilité de modifier son volume, on confectionna, au-dessus des deux bas-côtés bordant la nef, une galerie en madriers. On y accédait par des escaliers intérieurs en bois, situés de chaque côté du portail de la façade.

Semblable à Notre Dame de la Visitation de La Crau, Saint-Joseph n'avait pas comme elle de portes latérales à l'entrée, mais avait une capacité d'aménagement sous plafond plus importante.

Le jour de cette majestueuse Grand-messe, l'église était pleine comme un œuf. Le Cardinal officiait, assisté de l'Archevêque entouré des chanoines du chapitre, dont faisait partie notre Père Castéra, et de plusieurs prêtres du diocèse qui avaient remplacé les enfants de chœur de la paroisse.

Dans ce minuscule édifice, le faste de la cérémonie était grandiose.

J'y assistais, mais n'en ai gardé qu'un souvenir très flou. Par contre, la construction de la charpente reste vivace dans ma mémoire. Elle coïncidait avec ma période "d'enfant de chœur" qui me trouvait souvent au milieu des travaux.

Je n'ai pas souvenir non plus du grand rassemblement des fidèles dans le vaste stade de Saint-Eugène.

Quelques semaines plus tard, l'échafaudage rustique en bois brut était démonté et l'église retrouvait son aspect d'origine.

Nous étions en guerre...

Réflexion sur mon engagement religieux

Au terme de ce témoignage sur mon éducation religieuse, je précise, pour ceux qui auront eu le courage et la curiosité de me lire, que les commentaires à connotation humoristique, ponctuant mon récit, ne m'ont pas éloigné de Dieu.

Tout comme ma mère, mes sœurs, et particulièrement Lydie qui doit lire ces lignes par dessus mon épaule en souriant, je reste fidèle à la religion et à l'Église catholique malgré ses imperfections et son parcours chaotique.

J'ai fait pour cela, depuis longtemps, le pari de Pascal qui énonce :
"Pesons le gain et la perte, en croyant que Dieu existe. Estimons ces deux cas. Si vous gagnez, vous gagnez tout, si vous perdez, vous ne perdez rien. Gagez donc qu'il existe sans hésiter."

Cette affirmation n'empêche pas le doute qui accompagne la croyance. Si ce n'était le cas ce serait le savoir, comme le dit si bien Théodore Monot¹ :

"Savoir et espérer sont deux démarches différentes. Même si je ne sais s'il y a "quelque chose" après la vie terrestre, j'ai le droit d'espérer qu'il y a "quelque chose" et de vivre en partie de cette espérance."

¹ 1902-2000, Naturaliste, explorateur, érudit, humaniste français.

*Je fais donc mienne la citation ironique du Curé d'Ars :
 "Si à ma mort je m'aperçois que Dieu n'existe pas, je serai bien attrapé ! Mais je ne regretterai pas d'avoir cru à l'Amour."*

Et je choisis, avec Jean Guiton¹, non pas "l'absurde" ou le "néant", comme Jean-Paul Sartre mais le "Mystère".

*Je citerai encore l'humoriste Wolinski, athée "de la pire espèce" :
 "Je ne crois pas en Dieu, mais je fais quand même des prières, on ne sait jamais."
 Est-on sûr que cette boutade ne soit pas sincère ?*

Pour terminer enfin ma réflexion sur mon engagement, voici une dernière maxime de Louis-Antoine Lebrun :

"Tout ici-bas, est énigme et problème.

"Le savant doute et l'ignorant résout.

Le doute, le doute, le doute, ... toujours le doute ... !



Petit frère du bourdon entrevu entre les interstices du plancher du clocher

¹ 1901-1999, Philosophe français, académicien, grand penseur catholique du XXe siècle.



C4.01

Le 26 juin 1930
Adolphe LILLO et Assomption PERES

La noce

(de gauche à droite et de bas en haut)

Sauveur G¹, Bébert (cousin) et Huguette G., Maman (chapeau), X, Adolphe, Assomption, Lydie, Henriette (diadème), M^{me} Lillo mère, Marinette, Lucie et Carmelle G. (marraine), Françoise, Antoinette Blasco, Trinidate, dite Lucienne, (sœur d'Adolphe), son ami Paulin Fouquet ; au dernier rang, des inconnus, sauf près du rideau, Louis (frère d'Adolphe), et au coin opposé, Papa réjouï sous ses moustaches



C4.02

¹ G. = Gatto.